

et lieux de perception de l'impôt ? La demande de Waroch aux envoyés du roi (cf. supra) prendrait ici tout son sens.

Vecteurs d'échanges pour un territoire environné de toute part par la mer, les types de bateaux existant dans les mers de l'ouest de l'Europe sont ensuite examinés. Les Bretons disposaient, lors de l'exode, de navires robustes et suffisamment vastes pour transporter des hommes en nombre important. Les barques de pierre ne voguent donc plus qu'au gré de l'imagination de certains... Mais le géologue réapparaît enfin avec plusieurs pages consacrées aux «mines» montrant la richesse minérale de la Bretagne, exploitée depuis des temps immémoriaux par les habitants de cette terre; cette richesse ne fut-elle pas également la cause de la volonté renouvelée de contrôler ce territoire ?

On aura compris que les trois auteurs de cette somme, rassemblant ce que l'on peut entrevoir de l'histoire, des mœurs et de la vie quotidienne des Bretons d'Armorique au haut Moyen Âge, nous livrent un bel ouvrage tout à la fois bilan et matière à recherches pour l'avenir. C'est à cette capacité de susciter l'envie d'aller «plus loin» que l'on reconnaît un travail historique de qualité. Aidés par la volonté indéniable des Presses universitaires de Rennes de donner un livre accessible à tous, agréable à consulter par son format, sa présentation et de nombreuses cartes, photographies en couleur qui viennent «adoucir» un propos parfois austère, ils mettent à notre disposition un travail d'érudition tant par son contenu que par la bibliographie importante qui a été rassemblée. Il sera désormais un ouvrage de référence mais il contribuera indéniablement à susciter des recherches complémentaires : il montre combien les chantiers à entreprendre demeurent nombreux malgré l'impression fallacieuse, donnée par les certitudes du XIX^e siècle, que des réponses avaient été apportées. Certaines questions doivent être posées, ainsi l'empreinte laissée par les Vikings (on peut regretter qu'ils n'occupent pas plus de pages) et d'autres plus fondamentales doivent être désormais reprises. Hubert Guillo- tel, récemment disparu, voulait ainsi réouvrir, entre autres projets, le dossier des créations de paroisses. Nul doute que la lecture de cette synthèse stimulante amènera de jeunes chercheurs vers l'histoire de Bretagne et le désir de mieux saisir son passé.

Joëlle QUAGHEBEUR

Olivier CHARLES, *Chanoines de Bretagne. Carrières et cultures d'une élite cléricale au siècle des Lumières*. Préface de Jean Quéniart. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, 456 p.

M. Olivier Charles a soutenu à Rennes, le 30 novembre 2002, une thèse de doctorat sur un sujet nouveau et original : «*Les nobles dignités*,

chanoines et chapitres» de Bretagne. Chanoines et chapitres cathédraux de Bretagne au siècle des Lumières. Le présent ouvrage est la version abrégée de cette thèse.

Jusqu'à présent, l'histoire du clergé séculier breton s'était peu ou prou intéressée aux évêques et aux recteurs, délaissant quelque peu – en dehors de biographies individuelles ou d'études institutionnelles des chapitres – les chanoines, formant un corps pourtant chargé d'assurer le service des églises cathédrales et d'en administrer les biens. Voilà donc comblée une lacune, et de belle manière.

L'auteur s'est attaché à l'étude de ce groupe de clercs des neuf diocèses pendant le dernier siècle de l'Ancien Régime, mais ne s'est pas contenté d'une histoire institutionnelle, sociale ou intellectuelle : il a établi un dictionnaire des 752 chanoines qu'il a recensés au XVIII^e siècle, et cette prosopographie, publiée en fin d'ouvrage (p. 347-450), précise l'identité, les études, le cursus ecclésiastique, la carrière de chacun des personnages, avec mention des sources et de la bibliographie. C'est là un outil de travail extrêmement précieux pour les chercheurs.

Qui sont donc ces chanoines ? Loin des poncifs du genre «mener une vie de chanoine», «s'engraisser comme un chanoine», il faut admettre que ce sont des clercs qui remplissent, pour la plus grande part, leurs devoirs spirituels et temporels avec conscience. Issus majoritairement des élites sociales, essentiellement aristocratiques, originaires pour les trois quarts de Bretagne – le reste venant de l'extérieur, souvent dans le sillage d'un évêque –, ils sont entrés dans leur chapitre grâce à des protections, à des réseaux de relations familiales dans lesquelles, par le jeu de résignations, on peut arriver à conserver un canonicat pendant plusieurs générations.

Il faut donc en conclure que cette situation est enviable, alors que les revenus – très inégaux selon les individus et les diocèses – sont dans l'ensemble modestes. La valeur des prébendes est médiocre quand on la compare à celle de chanoines d'autres chapitres extérieurs à la Bretagne : à Quimper, Saint-Brieuc ou Tréguier, le revenu des prébendes est inférieur à 1 000 livres, alors qu'il atteint 3 000 livres à Angers, 5 000 livres à Bordeaux, 7 000 livres à Paris ! Ce qui explique peut-être aussi la faible proportion d'«étrangers» dans les chapitres bretons... Il est vrai que s'ajoutent à ces revenus ceux que procurent les dignités du chapitre (trésorier, chantre, scolastique...), différents bénéfices (abbayes, prieurés, chapellenies...), des biens patrimoniaux parfois (héritages). Mais, dans l'ensemble, les revenus sont médiocres et «la mieux dotée des prébendes bretonnes est proche de ce que l'on estime être le minimum vital pour un curé de campagne de France en 1789 et ne peut rivaliser avec la meilleure des cures» (p. 190). Et pourtant, ces chanoines doivent tenir leur rang dans la société locale.

Étonnamment, avec de si faibles ressources, ils n'en adoptent pas moins, progressivement, les modes de vie des élites urbaines en matière de logement, de confort, d'alimentation, se montrant perméables aux nouveautés domestiques qui apparaissent dans le milieu aristocratique dont ils sont souvent issus. Soucieux de l'environnement de leur vie quotidienne dans leurs maisons urbaines ou leurs appartements, et bien que leurs intérieurs paraissent souvent «démodés et vieillots», certains n'hésitent pas à adopter les nouveautés du siècle en matière d'hygiène corporelle (on note, peu avant 1789, des plats à barbe, des rasoirs, des peignes et même des bidets ou des baignoires !) ou de consommation alimentaire (pour recevoir leurs confrères ou leurs amis autour d'une table de trictrac, certains leur offrent du café, du thé ou même du chocolat).

La culture intellectuelle de ce milieu si particulier peut se mesurer – avec les précautions d'usage – à l'examen des bibliothèques dont on a pu retrouver quelques inventaires, malheureusement peu nombreux, puisque seulement vingt-cinq sont parvenus jusqu'à nous. Il apparaît que les chanoines bretons, sans être totalement étrangers à l'évolution intellectuelle de leur siècle, ne manifestent que peu d'intérêt pour l'ouverture au monde (peu de livres de géographie, de récits de voyages, d'ouvrages de littérature étrangère), pour le débat philosophique de l'époque, mais montrent en revanche un certain goût pour la science. Encore faut-il nuancer ce constat général, car «le monde capitulaire n'est pas homogène et chaque compagnie semble constituer un cas particulier» (p. 283).

Au total, selon M. Olivier Charles, «dans une Bretagne où les conditions de pénétration des Lumières sont encore mal connues, les chanoines, entre tradition et innovation, jouent leur rôle, pas comme précurseurs mais plutôt en s'adaptant progressivement à un monde impulsé ailleurs» (p. 292).

Tanguy DANIEL